

*Je m'appelle Adolphe**

Texte et illustrations de Pef



Suffit-il de laisser l'école présenter aux enfants la déportation, les camps, l'extermination lors des leçons d'histoire et des commémorations pour prévenir toute renaissance de cette barbarie ? L'information doit venir de bien d'autres sources et la littérature jeunesse en est une. Mais comment aborder ce sujet avec des enfants et qui plus est, dans des albums, donc avec des images ? Dans *Le Numéro*¹, les auteurs utilisent la voix d'un grand-père rescapé des camps qui répond aux questions d'un groupe d'enfants à propos du numéro tatoué sur son bras pour dévoiler progressivement la Résistance, les arrestations, les camps de concentration, la solution finale mais aussi la force du partage. C'est un livre qui a le grand mérite d'être clair et humain même s'il peut paraître un peu didactique. Le bon choix des photos du dossier qui l'accompagne accentue le côté documentaire, mais garantit au lecteur l'authenticité des faits. *Rose-Blanche*² d'Innocenti reste complètement dans la fiction ; chaque illustration, conçue comme un tableau, nous amène progressivement à la force de la dernière image qui prend valeur de symbole.

Dans *Je m'appelle Adolphe*, Pef bâtit son histoire autour d'un singulier personnage. « Il était une fois, hier, aujourd'hui ou demain, un enfant né avec une petite moustache et sur le front duquel avait poussé une longue mèche de cheveux noirs ». Délaissé par ses parents, moqué par ceux de son village, il s'enfuit et rencontre dans la forêt une bande de costauds qui chantent en levant la main, « pour voir s'il pleut » pense l'enfant. Traité d'imposteur il s'enfonce plus loin encore dans les bois et frappe à la porte d'une vieille femme qui s'effondre à la vue de son visage et de son geste. Elle l'accueille malgré tout et lui explique ce qu'évoquent son physique et ce salut : Hitler, les camps où elle fut, l'extermination à laquelle elle a échappé. Elle saura pourtant oublier le désir de tuer, de supprimer qu'éveille en elle ce porteur de moustache et de mèche. Elle ne verra plus qu'un enfant à qui elle souhaite de goûter à la vie tout en restant vigilant à tous ces « bousilleurs d'étoiles », et Pef fait alors défiler, comme projetées sur un écran, les silhouettes de ces dangereux personnages, qu'ils soient en soutane, en djellaba, en jaquette, en boubou, en

* La Nacelle, 1994, diffusion Le Seuil.

1. Jean-Pierre Vittori, ill. Manuel Garcia : *Le Numéro*, Messidor-La Farandole, 1985.

2. Roberto Innocenti : *Rose-Blanche*, adapt. Christophe Gallaz, Gallimard, 1990 (Folio Cadet Rouge).

LECTURES PLURIELLES / LECTURES SINGULIÈRES

uniforme militaire... C'est une image efficace et parlante, comme le sont d'ailleurs la plupart de celles qui illustrent cet album. Efficaces et nécessaires, elles répondent au projet de l'avant-propos. Témoigner : « bientôt plus aucune voix ne se fera entendre en direct de ces camps nazis, terminus de la plus gigantesque des chasses aux hommes, aux femmes et aux enfants ». Mais aussi informer : « un de mes voisins à la solide trentaine me demandait il y a peu comment ça s'était terminé cette histoire d'Hitler ».

Lutter contre l'oubli : « Ma vieille copine Lili était ronde, gaie, gouailleuse, mais parfois sans prévenir, elle fondait en larmes, frappée par l'invisible fouet de sa mémoire déportée. Je ne voudrais pas qu'on oublie ces larmes de Lili ».

Dès le début l'enfant apparaît tout seul, nu, avec cette moustache comme un stigmaté, tandis que ses parents affalés dans un canapé sont hypnotisés par le petit écran. Dans un faisceau lumineux jaillissant à l'arrière de la télévision, se détache la silhouette de « l'enfant-fille » rêvée, style Barbie, grande chanteuse de clips mode. On perçoit bien alors la solitude, le sentiment d'abandon qu'éprouve l'enfant et ses causes.

Ensuite Pef organise de façon très théâtrale le rassemblement des « costauds » chantant en chœur : force de la mise en scène si bien utilisée dans les cérémonies nazies, comme dans bien d'autres, exaltant les convictions même les plus fausses.

Pef se sert de hors-cadres de façons différentes et toujours significatives. Ainsi l'homme en uniforme de receveur, à l'air désespéré, nous introduit à la scène de la raffe : l'autobus au fond, les gens de tous âges, inquiets mais dignes, le militaire allemand, liste en main.

Plus loin, sur une double page, l'horreur naît de la vision de cet enchevêtrement de corps dénudés, dépouillés jusqu'à l'os, couleur ivoire, basculant hors de l'image. Image terrible dans sa simplicité extrême où tout est dit sur un camp : arrivants aux yeux exorbités, gardiens matraque en main, miradors, fours crématoires, déportés squelettiques accablés, et lourde fumée noire qui écrase tout l'espace.

Si l'illustration peut donner au lecteur une juste vision des faits, en revanche les réticences proviennent du récit. Il est non seulement confus, embrouillé mais aussi ambigu et générateur de contresens. Lorsque l'enfant frappe à la porte de la maison, certes le recul de la vieille dame est normal puisque nous apprenons plus tard qu'elle a été déportée ; on peut comprendre qu'elle se fasse violence, reçoive et nourrisse donc cet « être monstrueux » car elle sait malgré tout voir en lui un enfant. Mais que veut dire cet excès de sollicitude qui la pousse : « elle déshabilla son hôte et le coucha dans son propre lit en le serrant très fort » provoquant chez le héros lui-même un malaise « ... il sentit qu'elle pleurait et il s'endormit le long de cette source chaude et l'enfant pensa qu'il s'agissait peut-être du mauvais premier rêve de sa nuit ». Sans aller jusqu'à évoquer les rapports complexes bourreaux-victime (alternance de tendresse et de menace de mort), on ne peut qu'être gêné par cette scène excessive.

LECTURES PLURIELLES / LECTURES SINGULIÈRES

Mais plus grave encore est l'amalgame, que rend possible une mauvaise formulation, entre la notion d'ennemis et celle de Juifs. « Il voyait des ennemis partout. Aussi pour mieux se protéger et pour protéger ceux dont il était devenu le chef, il décida que pour la plupart, les ennemis de son pays devraient porter une étoile jaune, là sur le cœur ». *L'effet inverse est atteint, le lecteur peut prendre comme vérité que ces ennemis désignés étaient bien un danger pour le pays.*

Pourquoi Pef n'emploie-t-il jamais le nom d'Hitler pour ce chef « méchu-moustachu » et le terme de Juifs pour les porteurs d'étoile ? Est-ce pour rendre son propos plus universel comme il semble vouloir le faire en ouvrant son récit par « il était une fois hier, aujourd'hui ou demain » ? Ne fallait-il pas alors choisir pour les « marquer » un autre signe que l'étoile de David ?

Qu'apporte ce choix de transformer un enfant en cet être bizarre, clone en réduction du trop célèbre dictateur ? Est-ce pour mettre en garde, à juste titre surtout aujourd'hui, contre le délit de faciès qui entraîne à condamner d'après les apparences, ce qui dans le livre pousserait la vieille dame à dire « Toi, mon petit, ou bien je te tue, ou bien je te mets à la porte ! ». Faut-il penser que ce personnage représente l'âme de l'Allemagne contemporaine qu'il ne faudrait donc ni enfermer dans son passé ni confondre avec la folie d'un homme, puisque, pour continuer à vivre, il faut à la fois maintenir l'histoire vivante et faire confiance à l'avenir ?

Ce récit commencé comme un conte (formule d'entrée, errance dans la forêt, rencontre de personnages maléfiques, vieille femme mi-sorcière mi-fée) s'inscrit ensuite dans une réalité ô combien douloureuse, pour se poursuivre et se conclure en une fable avec avertissement. À mélanger les genres et vouloir trop en dire, on devient incompréhensible et le lecteur perd pied d'autant que des tournures alambiquées, parfois pseudo-poétiques, alourdissent encore ce récit opacifié par les rapports étranges entre l'enfant et la vieille dame.

Cet album a provoqué beaucoup de discussions chez les bibliothécaires. Un comité rassemblant quelque vingt bibliothèques a noté dans son compte rendu, à l'attention de celles qui achèteraient ce livre, qu'il ne soit lu qu'en bibliothèque car il demande l'accompagnement d'un adulte pour répondre aux questions, donner des explications, dissiper toute équivoque. Position confirmée par la réaction d'un garçon de dix ans et demi, bon lecteur et plutôt informé, qui après l'avoir lu a dit « ce qui est gênant, c'est qu'on ne sait pas si c'est une histoire vraie ou fausse. »

Si l'enfant doute, ne risque-t-il pas de remettre aussi en cause la véracité des camps, de l'extermination ?

Françoise de Chalonge